

Zorgbibe, Charles, *La communication sociale et la guerre* (Colloque des 20, 21, 22 mai 1974), Institut de Sociologie, Centre de sociologie de la guerre, Éts Bruylant, Bruxelles, 1974, 266 p.

Jean-Pierre Thouez

Volume 8, numéro 1, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700768ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700768ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thouez, J.-P. (1977). Compte rendu de [Zorgbibe, Charles, *La communication sociale et la guerre* (Colloque des 20, 21, 22 mai 1974), Institut de Sociologie, Centre de sociologie de la guerre, Éts Bruylant, Bruxelles, 1974, 266 p.] *Études internationales*, 8(1), 130–132. <https://doi.org/10.7202/700768ar>

biographique de personnalités françaises et étrangères qui ont illustré l'époque coloniale, en vue de conserver leur souvenir et de constituer un instrument de référence pour les historiens. Le premier tome est formé de deux cent quarante notices rédigées par cent deux auteurs, dont soixante-huit académiciens, sur les hommes qui ont œuvré outremer pour la constitution du premier empire colonial français (Inde, Canada, Antilles, Louisiane, Guyane, Île Maurice, Réunion, Seychelles) et de celui du XIX<sup>e</sup> siècle (Algérie, Nouvelle-Calédonie, Polynésie, Indochine, Tunisie, Djibouti, A.O.F., A.E.F., Madagascar, Maroc, Togo, Cameroun).

Le livre couvre également des personnalités africaines, malgaches, vietnamiennes, antillaises qui furent les adversaires de la politique coloniale française, comme par exemple Abd el Kader, Abd el Krim, Allal el Fassi, El Hadj Omar, Behanzin, Samory, Ho Chi Minh, Toussaint-Louverture. Sur ces deux cent quarante notices, plus des trois-quarts concernent essentiellement l'Afrique. La majorité porte sur des hommes du XX<sup>e</sup> siècle. Militaires, médecins, professeurs, administrateurs, missionnaires, écrivains, journalistes, ingénieurs, agronomes, diplomates attestent de la diversité de ces pages d'histoire. Il convient de féliciter l'Académie d'avoir entrepris cette vaste fresque, qui fait revivre dans la concision et la sobriété de chaque notice, les antécédents de l'histoire moderne qu'elle éclaire et aide à mieux comprendre. C'est donc un outil indispensable pour l'historien contemporain mais également un ouvrage que lira avec plaisir et intérêt tout homme cultivé du XX<sup>e</sup> siècle.

#### NOTE DE LA RÉDACTION

—, *La communication sociale et la guerre* (Colloque des 20, 21, 22 mai 1974), Institut de Sociologie, Centre de sociologie de la guerre, Éts Bruylant, Bruxelles, 1974, 266p.

La sociologie de la guerre (ou polémo-logie) est cette branche de la sociologie

dont l'objet est l'étude du phénomène social « guerre » entreprise avec l'idée de le comprendre, le disséquer afin de pouvoir arrêter à temps son mécanisme infernal. La guerre est un phénomène social d'une complexité inouïe. Elle est la résultante de l'intériorisation d'un très grand nombre de variables qui réagissent en permanence les unes sur les autres mais toujours avec des intensités variables. En soumettant chacune de ces variables à l'éclairage de différentes disciplines il peut être possible d'en acquérir une connaissance plus approfondie. Le Centre de sociologie de la guerre, lors d'un congrès international tenu à Bruxelles en 1974, a choisi d'étudier dans quelle mesure les progrès de la communication sociale réagissent sur le phénomène social, guerre.

Il apparaît évident que durant la Seconde Guerre mondiale, la radio a été un multiplicateur de la violence guerrière. J. L. Charles décrit les moyens dont disposait l'appareil allemand de propagande pour contrôler l'information en Belgique occupée. Malgré l'ampleur et l'intensité des moyens, la population belge nullement préparée a su garder un esprit critique et dans son immense majorité restait aux écoutes des ondes de la *B.B.C.* Pourtant, comme le montre W. Ugeux, au début, ces émissions de la *B.B.C.* destinées aux pays occupés furent extrêmement décevantes. Plusieurs raisons sont soulignées par l'auteur : le manque de coordination entre les différents émetteurs, la priorité accordée par les Anglais à l'imprimé sur l'audio-visuel, le manque de préparation à ce qu'on appelle la « guerre psychologique »...

Cependant, à partir de 1941, ils surent établir une technique qui fut, d'ailleurs, beaucoup plus complexe que celle utilisée par les Allemands. De plus, on commençait à mettre en place les statistiques sur le pourcentage d'écoute et le taux de crédibilité des émissions de propagande. La leçon ne fut pas perdue ; dans chaque pays reconquis la rivalité fut grande entre les groupes, les partis pour s'emparer des imprimeries de presse, des émetteurs. Dans

ce sens, la fin de la Deuxième Guerre mondiale a été un moment de charnière. Les responsables de la guerre ont découvert qu'ils avaient en face, non pas seulement des soldats mais aussi des êtres humains allergiques à certains tons et à certains volumes de propagande simpliste. Un quart de siècle après, les belligérances subversives et le conflit du Moyen-Orient confirment que, désormais, il n'est plus de guerre qui ne soit et parfois même avant d'être autre chose, une affaire de communication de masses. Désormais, la guerre ne se décide plus entre diplomates, techniciens, gouvernants sans se soucier de l'opinion des masses dont il s'agit d'attirer la confiance et l'appui. La communication de masse, camouflée parfois sous forme de communication interpersonnelle devient en effet un moyen de réduire la force potentielle d'un adversaire. Elle est dans le même temps un moyen de rallier tout ou partie du corps social que l'on adresse à une conception sociale philosophique qui réduit sensiblement la capacité de résistance ou de victoire de l'adversaire. Or une des idées maîtresses de ce colloque est la suivante : si la communication sociale constitue un instrument de guerre peut-on la modifier de façon à en faire un instrument de paix ? En effet, grâce à la révolution technologique on peut admettre que l'opinion publique internationale prend de plus en plus conscience de la solidarité de l'espèce humaine devant la menace d'une guerre apocalyptique. Mais est-ce suffisant ?

La majorité des auteurs répondent par la négative. Pour que le transfert soit réellement efficace il faut d'abord comprendre les mécanismes de la guerre, disséquer les facteurs belligènes. Malheureusement la plupart des références portent sur la Seconde Guerre mondiale (sauf celui de H. Bernard sur l'action psychologique durant la Guerre de Sécession des États-Unis). Il est certes exact que, d'une part, cette période apparaît peu étudiée en profondeur sous cet angle et, en second lieu, on évite d'être trop influencé par les préoccupations politiques du moment. Il

existe par conséquent une contradiction (malheureusement, il n'existe pas d'appendice relatif aux questions posées lors de ce colloque permettant de juger si cette critique a été soulevée) que l'on résout en se réfugiant dans le passé. Dès lors, plus intéressants apparaissent les exposés théoriques car ils montrent l'intérêt d'une approche psycho-sociale de ce phénomène.

Mr. Werner, directeur du Centre de sociologie de la guerre analyse le pouvoir belligène des mots, mais aussi les vertus pacifiantes que d'autres mots peuvent révéler. Chacun sait que le sens des mots varie dans le temps et l'espace. Celui qui les prononce et celui qui les écoute, l'intonation et les gestes qui les accompagnent, la structure de la langue à laquelle ils appartiennent etc. sont autant de facteurs susceptibles de modifier leur signification. Par conséquent, on ne saurait les étudier hors de l'environnement matériel et culturel de celui qui parle. En d'autres termes, les bases biologiques et psycho-sociales du langage ne sauraient être perdues de vue. Ceci est particulièrement utile lorsque les hommes appliquent un langage dépassé aux événements présents alors que les conditions de vie, l'environnement changent à une allure accélérée (que l'on se rappelle l'explication du président Ford à l'égard du mot détente). De plus le sens du mot (ou d'une série de mots) dépend pour celui qui l'entend, de la manière dont il le percevra. Cette perception est influencée par des facteurs personnels et des facteurs sociaux. Cette puissance des pré-perceptions est parfaitement analysée par l'auteur tant au niveau du comportement individuel que collectif à l'aide d'exemples pris en temps de guerre et de paix. Dès lors peut-on aborder une propagande pacifiste, une éducation pour la paix. En tenant compte des difficultés inhérentes à un tel projet, il semble selon l'auteur que cela soit possible à condition que l'on tienne compte de l'environnement dans lequel il se situe. Quelles que soient les directions que peut prendre un tel projet (« Faites l'amour pas la guerre » en est une), une véritable éduca-

tion pacifiste doit avoir une base scientifique plus solide. Or plusieurs travaux montrent les résultats des recherches, qui, sans répondre directement à la question, permettent cependant de justifier les arguments avancés. O. Klineberg fournit les bases psychologiques et sociologiques permettant de juger l'importance des *mass-media* dans les changements d'attitude. Or, selon l'auteur, tout repose sur les préjugés du récepteur, l'intensité, les causes et les motivations de ces préjugés. C'est dans cette direction par conséquent que les efforts devraient se poursuivre. Il paraît incontestable, en effet, que les informations qui soulignent les similitudes entre les peuples provoquent les résultats plus positifs que celles qui s'attachent aux différences. Cependant une bonne information modifie-t-elle nécessairement les attitudes ? Hélas, il semblerait qu'elle touche principalement ceux qui s'intéressent déjà au problème et qu'en plus, ces derniers n'en retiendraient que les éléments qui viennent confirmer une opinion déjà ancrée. Bref, les gens ne retiennent que ce qui les renforcent dans leurs tendances. Il n'en reste pas moins qu'il est possible de modifier les stéréotypes si la campagne d'information s'établit dans un contexte social plus large. En effet, d'une part, G. Thoveron montre à l'aide de recherches menées en Belgique francophone que la majorité des personnes interrogées a un faible intérêt pour la politique internationale. Le degré d'explication est en relation avec le groupe socio-économique étudié et si la bourgeoisie s'intéresse à la politique c'est parce que le monde politique lui est plus proche et participe au même système de valeurs. Donc la relation entre l'émetteur et le récepteur joue selon le statut social. Seul un changement radical dans l'éducation, l'information, la manière dont est exercée la politique permettrait à la majorité de se sentir concerné et responsable. D'autre part, Leyens et collaborateurs montrent que le cinéma (on pourrait en dire autant de la télévision) constitue un moyen de provoquer la violence.

La seule possibilité de réduire les réactions agressives, selon les auteurs, suppose une formation critique aux méthodes audiovisuelles en vue d'émuresser l'agressivité des spectateurs. R. M. Liebert (*War on the Screen*) et Y. Cumberbatch (*Social Communication and War*) confirment cet argument en insistant sur les « biais » de l'information « objective » à l'aide d'exemples récents.

Des considérations plus générales sont fournies par Laborit et Bouthoul. Le premier reprenant l'étude Cumberbatch souligne que l'information est toujours monopolisée par une hiérarchie fondée sur la domination. Les communications sociales ont eu jusqu'à présent pour buts de maintenir intactes les structures à l'intérieur d'un groupe humain et, à l'extérieur d'empêcher l'intégration de ce groupe dans un ensemble plus vaste, en dehors de tout aspect de domination. Le second réaffirme l'apport de la biologie dans ce domaine, ce qui justifie l'étude de Noirot dans cet ouvrage sur le comportement territorial des souris. Plus important, Bouthoul, un des spécialistes de cette nouvelle science, souligne les objectifs du polémologue : la connaissance des structures belligères, afin de pouvoir modifier avant qu'il ne soit trop tard, leurs effets et l'étude des fonctions complexes pour la guerre afin de leur trouver un substitut.

L'ouvrage s'avère, par conséquent, important non pas tant par l'homogénéité des travaux mais par le fait qu'il présente un certain nombre de problèmes que l'on commence seulement à étudier de façon approfondie. Surtout, il montre le retard des sciences sociales et humaines dans ce domaine. Il apparaît cependant regrettable que la présentation de l'ouvrage soit aussi mal conçue : aucune suite logique dans les communications, inexistence de bibliographies pour les textes de langue anglaise, information inexacte sur les auteurs, etc.

Jean-Pierre THOUÉZ

*Département de géographie,  
Université de Sherbrooke*